

«INDIGÈNES»

Il faut sauver le soldat Debbouze

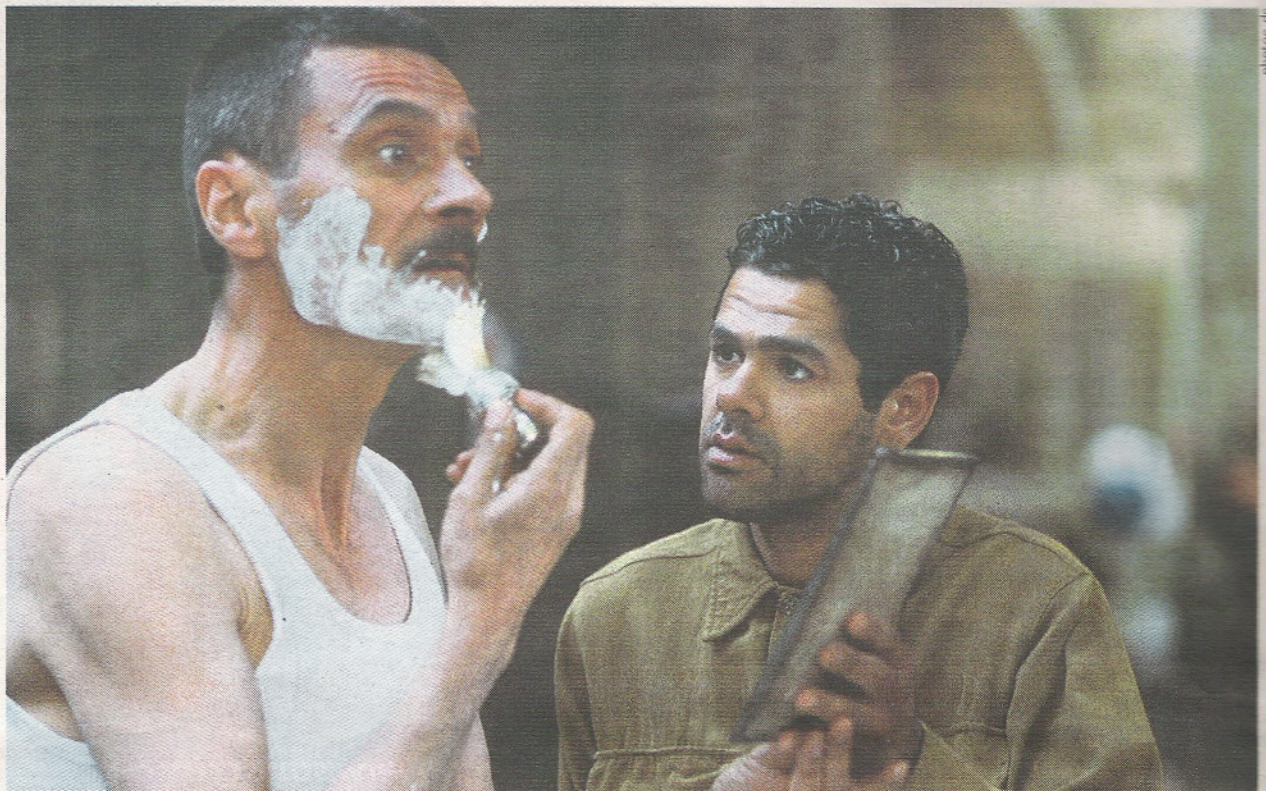
FILM HISTORIQUE – Le réalisateur Rachid Bouchareb rend aux «tirailleurs sénégalais» le magnifique hommage que la France ne leur a jamais offert.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, 130 000 soldats venus d'Afrique du Nord se sont enrôlés pour sauver la France du nazisme et du fascisme. Ces «tirailleurs sénégalais» étaient Africains, Marocains, Algériens, Tunisiens.

«Indigènes» suit l'épopée d'un bataillon venu d'Algérie. Dans l'équipe, Jamel Debbouze, Sami Bouajila, Roschdy Zem, Samy Naceri et Bernard Blancan. Tous méritent le Prix de l'interprétation masculine à Cannes. A juste titre. Cette histoire, c'est leur histoire, celle de leurs enfants, celle des Français. Pour apporter de l'authenticité aux personnages, Rachid Bouchareb et son scénariste, Olivier Lorelle, ont fait des recherches auprès du service de documentation des armées et ont retrouvé des documents du Ministère de la défense aux noms de Naceri, Debbouze, les ancêtres des acteurs principaux du film.

Recrutés sur leurs terres arides et chaudes en criant: «Vive la France!», ces tirailleurs se sont ensuite retrouvés en Provence, puis dans les Vosges, où ils se battaient toujours «pour le destin de la France».

Cela faisait plusieurs années que le réalisateur et producteur Rachid Bouchareb voulait porter à l'écran une histoire occultée par celle avec un grand H.



Celle de gens oubliés par les gouvernements français. Mais les choses semblent enfin bouger. Le président français Jacques Chirac devrait annoncer aujourd'hui des «mesures importantes» en faveur de la revalorisation des pensions versées aux anciens combattants des colonies. Selon Jamel Debbouze, Jacques Chirac a promis cette revalorisation après avoir vu le film début septembre en avant-première.

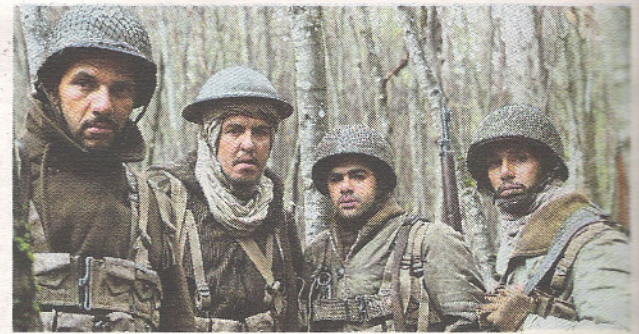
On pourrait qualifier «Indigènes» d'académique et d'un

peu trop facile, sous-entendu il est facile de pleurer quand on voit des gens se faire tuer à la guerre. Mais le sujet transcende de lui-même tout cela et dépasse toute critique. Enfin, les comédiens sonnent tous justes, emmenés par un Sami Bouajila inoubliable. A voir, pour son histoire, sa justesse, son émotion, pour les futures générations, pour les vétérans... **Elsa Duperray**

De Rachid Bouchareb, avec Sami Bouajila, Jamel Debbouze, Roschdy Zem, Samy Naceri, Bernard Blancan

★★★★★

La fine équipe a reçu le Prix de l'interprétation masculine au Festival de Cannes. Une récompense collective jamais donnée auparavant.



«Le devoir de mémoire est très important»

Roschdy Zem, Sami Bouajila et Bernard Blancan.

– Comment avez-vous découvert ces pages cachées de l'histoire?

B. Blancan. – Essentiellement par le scénario. On parle souvent des tirailleurs de la Première Guerre mondiale, mais jamais de ceux de la seconde. Pendant le tournage, j'ai appris énormément auprès des historiens, des vétérans. Et j'ai eu un peu honte. Pas tant la honte de l'injustice et de ce qui s'est passé. Surtout la honte du déni. Comment a-t-on pu effacer cette image? Le devoir de mémoire est tellement important qu'on ne peut pas gommer une image comme ça. C'est nécessaire pour notre avenir et celui de nos enfants.

– Etes-vous optimiste sur ce devoir de mémoire de la part de la France?

S. Bouajila. – Bien sûr. Ce travail, bon gré mal gré, se fera de toute manière. Car, depuis le temps qu'on répète les mêmes choses, ça avance doucement. On sait tout ça, on sait que la France est métissée, et, à un moment, qu'il va falloir qu'elle se reconnaisse. Ou qu'elle arrête cette attitude un peu hypocrite. Tout ce qui se passe en ce moment est le symptôme de cette mémoire qui demande à sortir. Donc oui, on va faire ce travail de décolonisation des esprits, des mémoires...

R. Zem. – Il faut noter que ce sont des institutions publiques qui ont aidé au financement de ce film, comme les régions et les partis politiques de gauche et

de droite. L'Etat est directement intervenu. Donc ça veut dire qu'il y a un désir de reconnaissance. Enfin je pense, sinon j'ai rien compris...

– Comment avez-vous composé vos rôles?

S. B. – Si je vous dis comment je travaille, il va tout me piquer.

R. Z. – On a composé tous les cinq ensemble. Car il y a aussi Jamel et Samy, mais ils ne sont pas là ce matin, ils dorment, ils ont trop fait la fête hier... (*Rires.*)

– Avez-vous rencontré les vrais tirailleurs?

R. Z. – Ils ont beaucoup d'humilité, pas de rancœur et une énorme fierté d'avoir participé à cette épopée. Et ils ne veulent surtout pas qu'on les considère comme des victimes.

– En connaissez-vous personnellement?

R. Z. – Ces gens-là ne parlent pas. Ça ne se transmet pas. De même que ce n'est pas transmis dans les manuels, ce n'est pas transmis oralement. Moi, j'en avais plus ou moins entendu parlé, mais sans plus.

– Qu'est-ce que la notion de patrie représente pour vous?

R. Z. – Moi, ma patrie, c'est la France. Pour moi, j'ai fait un film sur la France. On a permis aux gens de découvrir cette partie de l'histoire. C'est toujours agréable de participer à une belle histoire qui, en plus, véhicule des choses aussi importantes.

B. B. – Pour moi aussi, c'est la France. J'habite dans le XIXe arrondissement de Paris, où c'est ultramétissé, et c'est ça, pour moi, la France. Et je ne retrouve pas cette France-là dans les médias, par exemple.

Lisez l'interview intégrale sur notre site.

Lire www.20minutes.ch

Indigènes



– Les événements de 2005 peuvent-ils être compris comme une suite à ce sentiment d'exclusion?

R. Z. – Non, ça va beaucoup plus loin. Le problème, ce n'est pas la «banlieue». C'est très difficile aussi dans les campagnes. Combien de gens sont au rmi? Mais cette France est silencieuse. En banlieue, ça s'entend plus, c'est tout.

S. B. – Ça n'a rien changé. Et ça n'a pas changé depuis vingt ans. Est-ce qu'il y a une vraie politique sociale pour faire en sorte de? Non. Il faut essayer de comprendre pourquoi ces jeunes se sentent exclus. Ensuite, se donner les moyens de changer... **Elsa Duperray**